

La mémoire immigrée est-elle une mémoire en panne ?

Omar SAMALI *

Oui, la mémoire immigrée est une mémoire en panne. Dire ceci n'est pas une recherche de style, ni même une provocation, mais bel et bien le constat d'un déficit chronique, d'un manque sévère. Les psychologues comprendront aisément les difficultés identitaires que vivent les enfants issus de l'immigration, privés qu'ils sont de repères et de référents sur l'histoire de leurs pères et mères, sur leurs racines familiales ou encore sur leurs origines.

Pour qu'une mémoire (qu'elle soit individuelle ou collective) advienne, celle-ci a besoin de se reposer impérativement sur quelques facteurs déterminants et qui font défaut encore dans l'histoire de l'immigration en France et, à y regarder de plus près, singulièrement dans l'histoire de l'immigration ouvrière.

De quoi s'agit-il au juste ? D'abord d'une légitimité sociale. Or, l'immigration reste encore à plus d'une perception, une situation sociologique «douteuse» marquée par le sceau du provisoire. Un provisoire qui n'épargne même pas ceux dont la légitimité devrait normalement être pleine dans ce pays, parce qu'ils y sont nés ou encore parce qu'ils y vivent depuis très longtemps.

La mémoire individuelle ou collective et la mémoire de l'altérité plus encore, ne peut advenir, ne peut prendre consistance sans une appropriation, sans un enracinement formel et naturel sur le sol de la société d'accueil. Le déficit flagrant en lieux de mémoire, par exemple les lieux de sépulture tenant compte de la diversité culturelle ou religieuse, constitue encore un handicap, si ce n'est un empêchement, pour que cette mémoire puisse prendre ancrage dans le sol de France et sur le sol de France. Plus banalement encore, la vie des banlieues est une vie tellement anonyme et d'une telle configuration qu'elle interdit toute identification ou ancrage social.

La mémoire, c'est aussi une affaire de transmission. Qu'ont pu transmettre les vieux immigrés à leurs enfants, de leur expérience, de leur vie ou de leurs origines ? Presque rien et pour cause, les trajectoires migratoires appelaient davantage à une vie de labeur qu'à un épanouissement social et psychologique. Il reste, par conséquent, tellement de choses à saisir, tellement de choses à faire dire, à entendre et à consigner dans une démarche généreuse peut-être, mais surtout salutaire pour les générations à venir. ■

* *Anthropologue, OGMF, Paris*